

Hystériques et Pétroleuses : la beauté convulsive de Paris fin de siècle

MARIE FRANCE BOROT
Université de Barcelone

De sa plongée dans la Ville Lumière, création de la fée Electricité, et, à la Salpêtrière, au cœur de l'hystérie où il voit surgir l'irréductible, Sigmund Freud rapportera un Inconscient débarrassé des profondeurs obscures dont l'avaient paré les Romantiques, un inconscient structuré comme un langage, dira plus tard Jacques Lacan. Nouvelle fée illuminante, la psychanalyse –fille de l'Hystérie- chassera ces « inconscients toujours plus ou moins affiliés à une volonté obscure considérée comme primordiale, à quelque chose d'avant la conscience »¹ et donnera à entendre les effets de la parole sur un sujet.

Paris fin de siècle, où s'épanouit la Décadence, est la ville de la modernité révélée par Baudelaire. Ce sont les signes de cette modernité, inscrits dans la matérialité de la ville où il vient d'arriver en octobre 1885, que perçoit le jeune Sigmund Freud. A Minna, sa future belle-sœur, il écrit :

Si tu viens ici tu seras probablement attirée par [...] l'extérieur brillant, la cohue, l'infinie variété des marchandises présentées de façon engageante, les rues que l'on ne parcourt pas en moins de trois quarts d'heure, les flots de lumière le soir, la jovialité et la politesse des gens.²

Mais malgré tant de brillant, la ville lumière est inquiétante aux yeux du jeune Viennois : « qu'il me suffise de te dire que cette ville et ses habitants n'ont vraiment rien qui me rassure, les gens m'ont l'air d'appartenir à tout autre espèce que nous ». ³

L'étrange ville étrangère est une inquiétante figure de l'altérité. Elle est ce grand Autre dont on ne sait ce qu'il veut du sujet qui le regarde. La «fourmillante cité » de Baudelaire se fait «Sphinx gigantesque et pimpant qui dévore tous les étrangers incapables de résoudre ses énigmes et que sais-je encore »⁴. Confronté à la vie de la

¹ Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Scuil, 1973, p.27.

² Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, PUF, Gallimard, 1991, p.200.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

ville moderne, Freud se sent comme un nouvel Œdipe devant le sphinx -l'autre poseur d'énigmes- et retrouve l'une des figures de l'Imaginaire décadent chère à Gustave Moreau ou à Oscar Wilde. Mais Paris ne relève pas seulement du mythe, c'est une ville marquée par l'histoire violente de ses Révolutions. Tel Vallès qui, après Sébastien Mercier, dresse son *Tableau de Paris* et voit dans le sang qui coule sur la scène du *Boulevard du Crime*, celui de la Commune, Freud, regardant les dates 1789-1792-1830-1848-1870 inscrites sur le corps de la Femme-République, constate «l'existence discontinue de cette pauvre République». Comme l'hystérique, Paris semble souffrir de réminiscences et recommence toujours les mêmes convulsions. Et ce grand corps hystérique hystérise celui qui le parcourt : « Ces habitants je les crois possédés par mille démons et je les entends crier : *A la Lanterne et à bas un tel !*, au lieu de *Monsieur et voilà l'Echo de Paris* »⁵. Les cris, les appels au meurtre du Paris révolutionnaire atteignent, par contagion hystérique, les tympanes du jeune Viennois. Nul doute, le peuple de Paris : « c'est le peuple des épidémies psychiques, des convulsions hystériques de masse... »⁶

Après Gustave le Bon, Freud futur auteur de *Psychologie des foules et analyse du Moi* (1921) prend, comme son compatriote Canetti, bonne note de l'avènement des masses.

La Ville des Convulsions

Paris, la capitale du XIXe siècle⁷, plus que tout autre, a souffert et souffre de ces masses convulsées. Quinze ans après, la dernière des convulsions hante encore les esprits. En 1889, reprenant le même terme que Freud, Maxime Du Camp publiera *Les Convulsions de Paris* et il ne lui faudra pas moins de quatre volumes pour tenter d'exorciser le traumatisme⁸ de la Commune qui continue à hanter les esprits. Cette brève tentative pour remettre en cause l'organisation sociale et politique d'une France vaincue à Sedan après un long régime impérial suscita, chez la plupart des écrivains, de très violentes réactions de rejet⁹. La Commune « pyromane et meurtrière »¹⁰ apparaît en effet comme une entreprise de destruction de la ville majuscule qui dépasse toutes les autres.

⁵ Ibid., p.200.

⁶ Ibid.

⁷ Selon l'expression de Walter Benjamin.

⁸ Au sens exact d'un vécu qui répète le choc de la Révolution.

⁹ « A l'exception de Vallès, de Rimbaud, de Verlaine, de Villiers de l'Isle-Adam qui sympathisent plus ou moins ouvertement avec la Commune, de Victor Hugo qui adopte une attitude de neutralité devant l'événement puis condamne sévèrement les Versaillais lors de la répression, tous les autres écrivains notables prennent position ouvertement contre la Commune, les uns de façon modérée, la plupart avec une virulence qui surprend aujourd'hui ». Paul Lidsky, *Les écrivains contre la Commune. Cahiers libres* 167-168, François Maspéro, Paris, 1970, p.10.

¹⁰ Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, T. IV, Paris, Hachette et Cie, 1880.

Pour l'écrivain catholique Louis Veuillot, c'est une « folie incomparable dans l'histoire, un crime inouï ». Certes, brûler Paris c'était brûler la capitale du XIXe siècle, de la civilisation. Comble d'ignominie, c'est le peuple de Paris qui brûle sa propre ville : « Jamais les Prussiens n'en auraient fait autant », s'écrie Taine en apprenant l'incendie de l'Hôtel de ville. Soixante quatorze ans plus tard, en 1945, la question « Paris brûle-t-il ? » se posera à tous les Parisiens en train de libérer leur ville, après cinq ans d'Occupation allemande. Mais en ce dernier quart de siècle, les écrivains découvrent dans l'angoisse que l'Autre dangereux n'est plus aux frontières mais au cœur de la communauté : le barbare communal est dans Paris, il brûle sa propre ville qui est aussi la leur.

Et cette destruction est le fruit du progrès. On brûle Paris avec une nouvelle matière : « Les misérables » ! Ce sont des loups enragés. Et avec du pétrole ! que pourra-t-on sauver de pareilles flammes ? »¹¹, s'écrie Taine.

Dans l'exclamation « avec du pétrole ! » pointe la stupéfaction d'un croyant du progrès, scientifique, devant les possibles méfaits de la chimie. Certes, le temps des désillusions du progrès¹² n'est pas encore venu. Les mots « progrès » et « science » sont encore les tout puissants sésames de ce siècle positiviste, mais l'effroi de Taine devant l'utilisation de la science à des fins destructrices ne fait qu'ouvrir le chemin : soixante et onze ans plus tard, en 1942, les chemins de fer, symbole du progrès et de la liberté conquise par la technique commenceront à transporter des hommes, des femmes et des enfants vers Auschwitz et Treblinka pour les faire mourir « avec des gaz » !

En ce premier quart du XIXe siècle, Taine vient de découvrir que les nobles chimistes avaient mis une arme inouïe¹³ dans les mains de « loups enragés ». Ce débordement de masse est, pour Gautier comme pour Maxime Du Camp, un débordement d'animalité :

Il y a sous les grandes villes des fosses aux lions, des cavernes fermées d'épais barreaux où l'on parque les bêtes fauves, les bêtes puantes, les bêtes venimeuses, toutes les perversités réfractaires que la civilisation n'a pu apprivoiser (...). Un jour, il advient ceci

¹¹ Taine, *Correspondance*, 21 mai 1871, cité par Lidsky, *op.cit.*

¹² Pour reprendre le titre de Raymond Aron *Les Désillusions du Progrès, essai sur la dialectique de la modernité*, Paris, Calman Levy, 1969.

¹³ Vingt ans après, Zola, dans son *Paris menacé* par les attentats anarchistes, donnera la vedette à l'inventeur d'un nouvel explosif : Guillaume qui se propose – mais finira par désister – de faire sauter le Sacré Cœur, verrou obscurantiste que l'Ordre moral fait peser sur Paris. Et la dynamite, moyen de destruction, est ici célébrée comme un moyen de renouvellement social et de libération de la ville libératrice. Les attentats anarchistes des années 1890-1894 renouvellent les craintes mais ne suscitent pas la même littérature haineuse que la Commune.

que le belluaire distrait oublie ses clefs aux portes de la ménagerie (...). Des cages couvertes, s'élançant les hyènes de 93 et les gorilles de la Commune...¹⁴

Du corps de la ville, comme du corps hystérique, s'échappe une animalité inquiétante.

La Commune c'est donc l'animalité en liberté : « J'ai vu « la Bête du Gévaudan » ; je l'ai vue à l'oeuvre dans Paris »¹⁵, écrit Du Camp, et ce débordement pulsionnel est d'autant plus dangereux pour la civilisation qu'il est le fait des « femelles » de la Commune, comme les nomme Dumas fils. Les Femelles de la Commune mirent le feu aux poudres de l'imaginaire masculin : ce sont des femmes qui brûlent Paris. Des femmes passent, « Une heure après, une maison en flammes dans la rue où elles ont passé. Paris les appelle les *Pétroleuses* ! » glose Catulle Mendès. « Pétroleuse, mot hideux que n'avait pas prévu le dictionnaire : mais les horreurs inconnues nécessitent des néologismes effroyables », commente Gautier¹⁶. Néologisme d'autant plus apte à semer l'effroi qu'il conjoint le pétrole, la substance dangereuse¹⁷ et l'autre féminin.

Plus que tous les autres types¹⁸ de la littérature anticommunarde, la femme combattante suscite des craintes fantasmatiques¹⁹, rejoignant ainsi la série des femmes fatales de la décadence : Salomé, Judith et autres tueuses qui pullulent dans les Salons de peinture, propres à ranimer, par l'effroi, les virilités décadentes des hommes civilisés. Car, ainsi que l'affirme Monsieur de Phocas, « c'est un si puissant piment de volupté, un tel agent nerveux que la terreur ! »²⁰. La fascination qu'exerce la Commune tient peut être à ce qu'elle permet de voir « en plein Paris, resplendir les cruelles visions (...) des autres âges »²¹. Partout, selon Victor de Saint Pierre, l'on voit dans Paris des « Pétroleuses courant avec des gestes de furies à travers ce pandoemonium et attisant les brasiers ». Dès lors, la Commune devient une « fête qu'assaisonne et parfume le

¹⁴ T. Gautier, *Tableaux du siècle*, Paris, 1870-1871, Charpentier et Cic, 1872, cité par Lidsy, p.46

¹⁵ Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, *op.cit.*

¹⁶ *Ibid.*, p.146.

¹⁷ Thème récurrent: parlant des participants de la Commune qui « ont écrit leur histoire », Maxime Du Camp déclare : « leur crier est plein d'huile de pétrole », *op.cit.*, p.409 ; et, plus loin : « Les incendiaires du palais de la Légion d'Honneur, de la rue de Lille, de la rue du Bac, de la caserne d'Orsay, de la Caisse des Dépôts et Consignation, semblent écrire encore à la lueur des flammes. Leur prose éclaire autant que le pétrole et prouve que ceux qui cherchent « l'apaisement » ne se rencontrent point parmi les évadés de la Commune... », *op.cit.*, p.417.

¹⁸ Du mauvais ouvrier au voyou, en passant par le déclassé.

¹⁹ Ainsi la cantinière, protagoniste des *Désirs de Jean Servien* d'Anatole France, est-elle une incarnation de la Bête féroce : « Echevelée sous son képi galonné, ample de poitrine, cambrée de reins, dressée fièrement sur ses jambes fines et fortes, elle avait la puissance d'une magnifique bête féroce ». Cette cantinière féroce se jette sur Jean Servien et « se livra du geste et de la voix à des farces d'une obscénité frénétique et lui mit le canon du revolver sur la tempe... »

²⁰ Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, Paris, Garnier Flammarion, 2001, p.188.

²¹ Huysmans, *A rebours*, Paris, Folio p.149.

sang », Paris le lieu d'une orgie sanglante, avec les Pétroleuses, ces nouvelles Ménades :

Bientôt les femmes entrèrent en démente. Ecumantes le sabre au poing, elles hurlaient, frappaient l'air, se tordaient comme des Ménades. Plusieurs se prirent de querelle et l'une d'elle tomba aussitôt l'épaule presque détachée d'un revers de sabre (...) Alors toutes se précipitant mirent la victime en morceaux, la hachant, la déchirant de leurs sabres, l'une emportant le pied l'autre une main...²².

Après avoir détruit leur propre ville, les Communardes d'Élémir Bourges se tuent entre elles. La mise en scène de cette folie panique signe le surgissement -dans les rues de Paris- du « réel », c'est-à-dire de ce qui ne peut se symboliser.

La réserve des convulsives

En cette fin de siècle, alors que les Dieux commencent à se retirer²³-Dieu est mort, clame Nietzsche-, ces Pétroleuses qui hantent les folles visions des hommes, troublés par leur arrivée sur la scène du combat, et qui suscitent leur misogynie, ces femmes combattantes seront, en ce siècle de la neurologie et de la psychiatrie naissantes, qualifiées d'hystériques. La Commune sera ressentie comme «une crise d'hystérie de Paris ».

Ainsi les Communardes entrent-elles dans la troupe des femmes qui viennent déranger l'ordre du Maître : après les sorcières chères à Michelet, les possédées, les convulsionnaires de Saint-Médard et autres exaltées, elles seront désormais des nerveuses malades. Le professeur Charcot donnera un nom -*hysteria*- à l'ensemble des signes démoniaques devenus des symptômes «qui prennent l'apparence d'affections organiques », sans qu'on puisse pour autant déceler des lésions sur les organes mis en cause. Maupassant, lecteur averti de littérature médicale, relève l'usage abusif du mot :

Nous sommes tous des hystériques depuis que Charcot, cet éleveur d'hystériques en chambre entretient à grands frais dans son établissement modèle de la Salpêtrière un temple de femmes nerveuses [...]. Tous les grands hommes le furent, Napoléon Ier l'était [pas l'autre], Marat, Robespierre, Danton l'étaient. On entend fréquemment de Madame Sarah Bernhardt «c'est une hystérique ! ». Messieurs les médecins nous apprennent aussi que le talent est une espèce d'hystérie et qu'il provient d'une lésion cérébrale [...]. La Commune n'est pas autre chose qu'une crise d'hystérie de Paris. Nous voilà bien renseignés !²⁴.

²² Elémir Bourges, *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, Paris, Stock, 1942, I, p.43, paru en 1893.

²³ Malgré les tentatives de l'ordre moral qui tente de réanimer le culte en construisant le Sacré Cœur à Paris, Notre Dame à Isieux ou Notre Dame à Lourdes.

²⁴ *Une Femme*, paru en 1882 dans *Gil Blas*.

Les assertions de Maupassant montrent sa connaissance des théories médicales de son temps : l'hystérie n'est plus réservée aux seules femmes depuis que Charcot a écarté l'*hysteron* -l'utérus- comme siège possible de ces troubles, au profit du cerveau. Désormais les hommes, et même les grands hommes, peuvent être hystériques : nombre des *Leçons du Mardi* sont consacrées à *L'hystérie masculine*. En attribuant le talent à une lésion cérébrale, Maupassant décline la théorie des héritiers de l'anatomopathologie pour qui les troubles hystériques sont dus à des lésions organiques.

En traitant le professeur de la Salpêtrière d'élèveur d'hystériques, l'écrivain entérine la célébrité de ce médecin, qui entre comme personnage dans plusieurs de ses nouvelles, les critiques que souleva sa pratique inédite et les ragots qui firent de ses malades des simulatrices dressées par des collaborateurs pour produire, devant le public des *Leçons*, ce que l'on attendait d'elles²⁵. Mais surtout, en relevant, pour s'en gausser, l'idée courante que la Commune est une crise d'hystérie de Paris, il pointe -sans le savoir- un trait de cette névrose : la mise en cause du Maître. Possédée de Loudun ou Pétroleuse, «l'hystérique veut un Maître » mais, ajoute Lacan, « un Maître sur lequel elle règne »²⁶. Prêtre, juge ou médecin, elle met en question son pouvoir par ses symptômes. A Maître fort, symptômes violents. Car ses symptômes sont des plaintes et «leurs plaintes sont des accusations »²⁷, affirme Freud. Ce que le sujet hystérique ne pouvait dire, son symptôme le criait. Bertha Pappenheim, ex-Anna O., la première patiente qui mit Breuer et Freud sur la voie de l'hystérie, présentait des troubles de la motricité, «une contracture parésique totale dans le membre supérieur droit et les deux membres inférieurs et partielle dans le membre supérieur gauche »²⁸, des troubles de la vue et du langage et de «terribles quintes de toux ». Elle ne se maria jamais. Assistante sociale²⁹, elle dirigera des œuvres de bienfaisance, fondera la Ligue des Femmes Juives, affirmant qu'un jour les femmes feront les lois et que les hommes porteront les enfants.

Lorsque le jeune boursier de Vienne arrive à Paris, c'est encore un neurologue affairé à la connaissance du cerveau qui se consacre à l'anatomie microscopique. Dans

²⁵ Reprenant ce thème, Georges Didi-Huberman affirme, dans *Invention de L'hystérie* : « L'instance psychiatrique du voir, en sa réification toujours reconduite des corps, en sa maintenance et maîtrise, et même jouissance, de la détresse des folles, l'instance psychiatrique du voir aura donc voulu suspendre le temps, et garder folles les folles ».

²⁶ Jacques Lacan, *L'envers de la Psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

²⁷ Vd. S. Freud, *Deuil et Mélancolie*, OC XIII, Paris, PUF, 1988, p.267.

²⁸ Freud, *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1992, p.15.

²⁹ Dans *les 4 Concepts de la Psychanalyse*, Lacan écrit : « Il n'y a pas si longtemps, une de mes élèves m'apportait pour m'en amuser, un petit timbre frappé en Allemagne à son image, c'est vous dire qu'elle a laissé quelques traces dans l'histoire. Ce timbre portait la mention « Helfer der Menschheit » (Bienfaitrice de l'humanité) ». L'engagement social se retrouve souvent dans la clinique des hystériques.

la ville des convulsions, en franchissant les portes de la Salpêtrière³⁰ -cette réserve de convulsives-, il a rendez-vous avec son destin. L'énigme que le Sphinx-Paris va lui poser, c'est l'énigme du symptôme hystérique qui l'amènera sur la voie de la psychanalyse conçue tout d'abord comme une herméneutique de l'Inconscient où le symptôme occupe la place essentielle.

Quand Freud arrive en Octobre 1885, Charcot est titulaire de la première chaire des maladies nerveuses créée en 1882, à l'instigation de Gambetta³¹. Charcot travaillait depuis plus de vingt ans dans ce vieil hôpital, lorsque l'administration se décida à évacuer un bâtiment délabré où se trouvaient mêlées les aliénées, les épileptiques et les malades qui présentaient des crises convulsives. Il regroupa épileptiques et convulsives dans un «quartier des épileptiques simples» qui fut confié au médecin le plus ancien : « C'est ainsi qu'involontairement, par la force des choses, Charcot se trouva plongé en pleine hystérie »³².

En 1862, quand Charcot entra à la Salpêtrière comme médecin des hôpitaux, la

³⁰ La Salpêtrière, l'Hôpital général des pauvres créé par un édit de 1656, «comportait au départ des bâtiments de l' Arsenal édifiés sous Louis XIII, rapidement réaménagés pour l'ouverture. Très vite, ces bâtiments se révélèrent insuffisants. A la fin de 1657, un premier agrandissement de l'hôpital est décidé, d'après des plans exécutés par Duval, architecte du Roi ». *Musée de l'Assistance publique*, Paris 1998, p.63: « La création de l'Hôpital général avec sa Maison de la Salpêtrière pour les femmes a constitué la réponse de la Société classique au problème de la pauvreté. Un nouveau type d'institution hospitalière se met alors en place qui aboutit à enfermer toute une population qui volontairement ou non refuse de se plier aux normes de la vie de la Société classique ; la fin de ces établissements : moraliser et ramener dans les voies de la religion cette population égarée ». *La leçon de Charcot. Exposition organisée au Musée de l'Assistance publique, 17 Septembre - 31 Décembre 1986*, Paris 1986, p.23. En 1657 la population de la Salpêtrière est la suivante : « 15 pauvres femmes aveugles, 22 folles imbéciles, 53 impotentes ou estropiées, 72 invalides et sourdes, 34 malades du sein, 9 malades d'érouelles, 192 enfants, 424 femmes qui travaillent ou qui ont soin des enfants, au total 1628 personnes ». Ibid.

³¹ Après un débat à la chambre, Gambetta, le vieil ami de Charcot, qui «présidait alors le Conseil des Ministres et qui obtint du Parlement le vote d'un crédit de 200.000 francs pour la création de la chaire. », *ibid.* p.31. Il faut replacer la création de cette première chaire du monde dans le contexte de la lutte de la IIIe République pour arracher les écoles et les hôpitaux aux religieux. Selon la formule caricaturale de Léon Daudet : «l'hystérie et les localisations cérébrales font partie du programme républicain », cité par Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France* I, Paris, Fayard, 1994, p.26.

³² Pierre Marie, cité in *La Leçon de Charcot, op.cit.*, p.69.

population, alors uniquement féminine, était de 5035 personnes³³, dont 2635 «indigentes et épileptiques non aliénées ». La taille de cette institution en fait un extraordinaire champ d'étude : «Nous sommes en présence d'une sorte de musée dont les ressources sont considérables», dit Charcot. Et Freud soulignera : «Souvent, il fallait pendant des années ronger patiemment son frein avant que dans les affections chroniques [...] n'arrive la preuve de l'altération organique et seul un hospice comme la Salpêtrière pouvait permettre de suivre et de conserver les malades pendant de si longues années.»³⁴

En entrant dans le quartier des épileptiques simples, Charcot commence par tenter de différencier la crise hystérique de la crise épileptique, ce qui n'était pas mince affaire, vu la plasticité du moi de l'hystérique. Au contact des épileptiques, les hystériques -par mimétisme- traduisaient leurs symptômes en «grandes attaques» convulsives :

J'ai hérité de ce service [...] il y a environ 15 ou 20 ans, et dès les premiers moments, je fus témoin de ces attaques d'hystéro-épileptique. Je procédai avec la plus grande circonspection dans mes diagnostics, car je me disais comment se fait-il que ces choses-là ne soient pas dans les livres ? Comment s'y prendrait-on si on voulait décrire cela d'après nature ? Je n'y voyais absolument que confusion, et l'impuissance à laquelle j'étais réduit me causait une certaine irritation, lorsqu'un jour, par une sorte d'intuition je me suis dit : mais c'est toujours la même chose ; alors j'en conclus qu'il y avait là une maladie particulière, l'hystéria major, commençant par une attaque épileptoïde qui diffère si peu de la véritable attaque d'épilepsie qu'on a dénommé la maladie hystero-épileptique, bien qu'elle n'ai rien de commun avec l'épilepsie.³⁵

L'instrument fondamental de Charcot, pour déterminer la spécificité puis l'origine de cette maladie, c'est l'observation des signes cliniques qu'il pratique, sans relâche,

³³ À savoir:

Indigentes et épileptiques non aliénées	2635
Aliénées	1513
Expectantes (attendant leur tour d'admission (...)).....	38
Reposantes	71
Employés, sous-employés, serviteur ou parents demeurant avec eux	778

Total égal

5035

La Leçon de Charcot, op.cit., p.26.

³⁴ S. Freud, «Charcot» in *Résultats, Idées, Problèmes* 1, Paris, PUF, 1984, p.64.

³⁵ Jean-Martin Charcot, *L'hystérie*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.117.

avec un génie particulier³⁶, dans ses consultations, ses leçons où il présente des malades, et dans les autopsies. Freud souligne le fait que Charcot défendit toujours, contre la théorie, « les droits du pur travail clinique qui consiste à voir et à ordonner ». Dans cette recherche continue du voir, l'œil du clinicien, « l'œil de son esprit », utilisera le dessin, la photographie, le moulage, la reproduction de tableaux qui prennent le relais de l'observation directe. Dans une lettre du 15 Septembre 1878, le professeur demandait à l'administration « l'autorisation de créer dans une pièce au-dessus de sa clinique (division Parizet) un petit musée dont les matériaux avaient depuis longtemps été rassemblés par lui ». Ainsi pourra-t-il publier une *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière 1876-1880* qui fera les délices des Surréalistes, puis, en 1887, *Les Démoniaques dans l'art*, livre rempli de gravures d'épileptiques ou de femmes en extase. Car, pour lui, l'hystérie n'est pas, contrairement aux affirmations de la Décadence, une maladie fin de siècle ; elle avait toujours existé, il fallait maintenant que la science la définisse³⁷.

Héritier de la tradition anatomo-pathologique, à laquelle il ajoute les découvertes de la physiologie de Claude Bernard, Charcot va donner à l'hystérie un statut spécifique de maladie nerveuse d'origine héréditaire et organique, théorie qui filtrera dans le public et que l'on trouve dans des expressions comme celles dont se sert le des Esseintes de Huysmans pour décrire les femmes, « convulsées par d'héréditaires névroses »³⁸. C'est donc auprès de l'éminent créateur de la neurologie³⁹ que le jeune chercheur vient chercher des enseignements. Le 21 octobre 1895, il écrit à Martha, sa fiancée : « Charcot s'est mis à examiner les malades. Il m'en a imposé par son brillant diagnostic et le vif intérêt qu'il

³⁶ « Ce n'était pas quelqu'un qui rumine, ni un penseur, mais une nature artistiquement douée selon ses propres termes un *visuel*, un voyant. Sur sa façon de travailler il nous racontait lui-même ce qui suit : il avait coutume de regarder toujours et à nouveau les choses qu'il ne connaissait pas, d'en renfoncer l'impression jour après jour jusqu'à ce que soudain la compréhension du sujet en surgît ». Freud, « Charcot », *op.cit.*, p. 62.

³⁷ « Ce qui était jusque-là resté dans le néant commence à vivre et c'est une grande chose, une très grande chose en pathologie que la description d'une espèce morbide jusque-là inconnue ». Jean-Marie Charcot, *L'hystérie*, *op.cit.*, p.17.

³⁸ *A rebours*, *opus. cit.*, p.310

³⁹ « Pour comprendre la portée de l'œuvre géniale de Charcot, il faut la situer à l'époque où elle fut créée. Quand on considère avec le recul du temps ce qu'était la neurologie vers 1850, alors que Charcot, jeune étudiant, commençait ses études médicales, et ce qu'elle fut lors de sa mort en 1893, on a la juste vision de la puissance de son immense labeur et de ses facultés novatrices. En 1850, dans les ouvrages les plus classiques, on trouvait quelques pages sur l'hémorragie et le ramollissement du cerveau, l'encéphalite au sens de Broussais, l'hydrocéphalie, l'atrophie ou l'hypertrophie du cerveau, les tumeurs sans sémiologie précise. Ailleurs, sur la pathologie médullaire, il existait de vagues descriptions des vices de conformation de la moelle, des plaies et des contusions, des congestions et de l'apoplexie spinales, de la myélite, de l'atrophie et de l'hypertrophie de la moelle. Dans les chapitre des névroses, on décrivait l'épilepsie, la chorée, le tétanos. A la mort de Charcot, tous les cadres de la pathologie nerveuse moderne existent et dans ces cadres sont des tableaux d'une lumineuse clarté ». Guillaïn, J.-M. Charcot, *Sa vie, son œuvre*, Paris, Masson, 1955.

montre pour tout. Aucun rapport avec les airs de supériorité et de distinction superficielle auxquels nous ont habitué nos grands pontes»⁴⁰.

Freud ne se départira jamais d'une vive admiration. Un mois après son arrivée, le 19 Novembre 1885, il écrit : « Charcot qui est l'un des plus grands médecins et dont la raison confine au génie est tout simplement en train de démolir mes conceptions et mes desseins. Il m'arrive de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre Dame, tout plein de nouvelles idées sur la perfection »⁴¹.

Freud assiste à tous ces enseignements de Charcot et à ses Leçons du Mardi, temps fort dans la vie hospitalière, tel que l'a peint André Brouillet⁴² dans *Une Leçon clinique à la Salpêtrière*. Là, précise Freud, contrairement à ce que la rumeur ennemie propageait, Charcot n'hésitait pas à «s'attaquer à des cas totalement inconnus de lui. Il s'exposait à tous les aléas de l'examen, à toutes les fausses routes d'une première investigation »⁴³.

Dans *Une leçon clinique à La Salpêtrière*, l'espace est nettement partagé : à gauche les assistants, médecin, psychologues, écrivains⁴⁴ assis, à droite Charcot, debout devant la patiente soutenue par Bakinski⁴⁵, l'interne, et la surveillante générale du service, Mademoiselle Bottard.

Comme au théâtre, tous les regards convergent vers la scène hystérique. Le tableau de Brouillet met en évidence la dimension théâtrale de cette clinique fondée et dominée par le regard. Plus tard grâce au chemin parcouru en compagnie de Charcot, Freud inventera une clinique fondée sur l'écoute et la parole. Mais ici, tous les regards convergent vers le Maître et l'hystérique, Blanche Wittmann, entrée à la Salpêtrière en

⁴⁰ Freud, *Correspondance 1873-1939, op.cit.*, p.188.

⁴¹ Ibid.

⁴² André Brouillet, né en 1857 dans la Vienne, fit d'abord des études d'ingénieur pour complaire à son père. Admis à l'École Centrale en 1876, il y renoncera pour entrer à l'École des Beaux-Arts. Après avoir peint *Paysan blessé*, *L'exorcisme*, *Musiciens arabes chassant le djinn du corps d'un enfant*, il peindra *Une leçon clinique à la Salpêtrière*, présentée au Salon de 1887 puis *L'Ambulance de la Comédie-Française en 1870*, en 1891, et *Le vaccin du croup à l'hôpital Trousseau* en 1895.

⁴³ Les travaux et les découvertes de Charcot ne se firent pas sans une violente opposition, «l'opposition stérile d'une ancienne génération, qui ne voulait rien entendre d'un changement de ses conceptions. Freud, *Charcot, op.cit.*, p.71.

⁴⁴ Pierre Marie Gilles de la Tourette, Théodule Ribot, Paul Arène, pour ne citer qu'eux.

⁴⁵ Charcot avait une prédilection pour cet élève qui démantèlera sa théorie, en commençant par substituer le terme de « pithiatisme » à celui d'hystérie. Vd., à ce sujet, E. Roudinesco, *op.cit.*, pp.67 et 69.

1877⁴⁶. Sujette à des crises régulières, elle fut pour Charcot et ses élèves une « mine d'études et d'images » et c'est vraisemblablement Blanche Wittmann qu'Alphonse Daudet décrit dans une de ces chroniques médicales intitulée « A la Salpêtrière », sous le nom de Balman :

Allez chercher Balmann. Mais l'interne revient seul. Très vrai, Balmann n'a pas voulu venir furieuse de ce qu'on avait appelé Daret avant elle [...]. Entre ces deux cataleptiques, premiers sujets à la Salpêtrière, subsiste une jalousie d'étoiles, de vedettes, et parfois des disputes, des engueulades de lavoir, relevées de mots techniques, qui mettent tout le dortoir en folie.

Daudet souligne ironiquement l'histrionisme de l'hystérique et le défilé des malades que Charcot examinait, les unes après les autres, afin de repérer similitudes et différences.

Sur la toile de Brouillet, Blanche Wittmann vient d'être hypnotisée. Afin de cerner les phénomènes hystériques, Charcot n'hésita pas à reprendre la vieille pratique de Messmer⁴⁷ : l'hypnose qu'il appelait aussi *magnétisme*, titre d'une nouvelle de Maupassant, qui met en scène une séance d'hypnose, en vogue dans les salons et chez les charlatans. Il va s'en servir pour traquer l'une des énigmes de l'hystérie : Pourquoi ces malades présentent-elles des membres paralysés ? A propos d'un cas de paralysie de la main, il se demande quelle est la cause de cette anesthésie :

Est-ce une lésion cérébrale ? Ce n'est qu'une lésion corticale qui puisse donner des anesthésies de cette nature. Cela ne dépend ni d'une lésion des masses centrales : il faut aller jusqu'à l'écorce. C'est dans l'écorce qu'est le siège des paralysies de ce genre. Or il n'y a qu'une maladie qui produise ces accidents, c'est l'hystérie. Cette femme est une hystérique, de par le genre de distribution de l'anesthésie et le genre de pertes de mouvements qu'elle a éprouvées⁴⁸.

⁴⁶ Elle restera à la Salpêtrière, travaillant au laboratoire de photographie puis à celui de radiographie nouvellement ouvert. Atteinte du cancer des radiologistes, « elle mourut après avoir subi amputation sur amputation ».

⁴⁷ Messmer utilisait cette technique pour guérir les maladies nerveuses, celles-ci étant, selon lui, le résultat d'une mauvaise répartition, dans l'organisme humain, d'un fluide qui emplit l'univers et que certaines personnes peuvent transmettre à d'autres. Lui-même sentait en lui ce « magnétisme animal » qu'il tentait de transmettre à sa très nombreuse et très sélecte clientèle qu'il recevait à Créteil, puis dans un hôtel particulier, place Vendôme. L'on hypnotisait parce qu'on croyait que « le fluide émane de l'éclat des yeux et qu'en mettant les malades nerveux en état de somnambulisme, on rétablit l'équilibre de la circulation fluidique ». Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la Psychanalyse en France I*, Paris, Fayard, 1994, p.51.

⁴⁸ Jean-Martin Charcot, *L'Hystérie*, *op.cit.*, p.93.

L'hypnose permet à Charcot de vérifier ses hypothèses, en reproduisant, de façon expérimentale, les symptômes hystériques :

Quand vous avez hypnotisé une de ces malades, si vous lui donnez l'ordre de donner une gifle, elle la donnera et vous pourrez produire à volonté les phénomènes que nous constatons (...). Cela est absolument établi et démontré et je vous en donnerai le spectacle un de ces jours chez un sujet sur lequel l'expérience puisse être faite.

Ces méthodes seront critiquées, et Charcot sera, tel Faria, réduit au rôle d'hypnotiseur. Contre les affirmations de ses nombreux ennemis, Freud soutiendra que l'utilisation de l'hypnose lui « assura pour tous les temps la gloire d'être le premier à avoir expliqué l'hystérie », car :

En étudiant les paralysies hystériques qui surviendront après des traumatismes, il lui vint l'idée de reproduire artificiellement ces paralysies qu'il avait précédemment différenciées avec soin des paralysies organiques et il se servit à cette fin de patients hystériques qu'il mettait en les hypnotisant en état de somnambulisme.

et il conclut :

Par une démonstration sans faille, il parvint à prouver que ces paralysies étaient le résultat de représentations qui dominaient le cerveau dans des moments de dispositions particulières.

Ainsi était pour la première fois élucidé le mécanisme d'un phénomène hystérique, et c'est de ce morceau de recherche clinique d'une incomparable beauté que partit son propre élève Janet, que partirent Breuer et d'autres pour jeter les bases d'une théorie de la névrose qui coïncide avec la conception du Moyen Age, une fois remplacé le « démon » de l'imagination cléricale par une formule psychologique.⁴⁹

Fort des enseignements de Charcot et de ses découvertes surprenantes, Freud s'engagera plus avant sur la voie de l'étiologie du « mécanisme psychique » de l'hystérie. Il se dégagera des idées d'organicisme et d'hérédité et abandonnera le « traitement exclusivement nosographique » de l'Ecole de la Salpêtrière parce qu'il ne convenait pas à « une matière purement psychologique »⁵⁰. En 1892 dans les *Etudes sur l'hystérie* faites avec Breuer, il déclare que la cause de l'hystérie est encore à trouver, mais qu'ils ont découvert « à leur très grande surprise » que « chacun des symptômes hystériques disparaissaient immédiatement et sans retour » quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, et à éveiller « l'affect lié à ce dernier et

⁴⁹ S.Freud, *Charcot, op.cit.*, p.72. C'est nous qui soulignons la discrétion de l'auteur.

⁵⁰ Ibid.

quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale »⁵¹.

Ici la clinique du regard sur l'hystérique est reléguée au second plan, au profit de la parole et de l'écoute. Est aussi soulignée la disparition -par la remémoration- de l'action pathogène d'une représentation que le moi hystérique refoule et dont le symptôme est le substitut. En accueillant par l'écoute cette représentation insupportable, peut être celle-ci pourra-t-elle être intégrée dans un système de représentations.

En 1896, dans *L'Étiologie de l'Hystérie*, il affirme nettement : « l'hystérie remonte presque invariablement à un conflit psychique, à une représentation inconciliable mettant en action la défense du moi et provoquant le refoulement »⁵².

Relevons ici l'apparition d'un des concepts majeurs de la psychanalyse : le refoulement auquel Freud donnera un statut spécifique. C'est, on le voit, la recherche de l'étiologie hystérique qui mène Freud à la découverte de cette nouvelle méthode de travail. Passant outre les tabous de l'époque et les conseils de Charcot de ne pas parler publiquement des causes sexuelles de l'hystérie, Freud établira l'étiologie sexuelle des névroses, ce qui lui vaudra d'être taxé de « pansexualisme ».

En 1896, il est en mesure de préciser dans quelles conditions l'effort de défense a « l'effet pathologique de refouler dans l'inconscient le souvenir accablant pour le moi et de créer à sa place un symptôme »⁵³. Il affirme alors sans vaciller, bravant le tabou de la pureté enfantine :

La défense atteint son but qui est de repousser hors de la conscience la représentation inconsciente, lorsque se trouvent chez le sujet en question [...] des scènes sexuelles infantiles à l'état de souvenirs inconscients et lorsque la représentation à refouler peut être mise en relation par un lien logique ou associatif avec une expérience infantile de cet ordre.⁵⁴

L'énigme du symptôme hystérique commence à se dévoiler : « Les symptômes hystériques sont les rejetons de souvenirs inconsciemment actifs »⁵⁵.

⁵¹ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, p.5.

⁵² S.Freud. « L'Étiologie de l'hystérie », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1990, p.102.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Ibid.

⁵⁵ Ibid., p.203

Dès lors, la voie est ouverte à la psychanalyse, fille de l'hystérie, « méthode difficile à manier et néanmoins irremplaçable pour atteindre des buts scientifiques et thérapeutiques »⁵⁶.

Fascination de l'Hystérie

En cette fin de siècle, l'hystérie sera élevée au rang de déité. La « déesse de l'Immortelle Hystérie »⁵⁷ fascine les hommes de ce temps et ceux du siècle à venir : « où sont-elles passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses, les Anna O., les Dora... ? » s'exclamera Lacan.

La Salpêtrière et son peuple de femmes nerveuses n'en finissent pas de titiller les imaginations. Ardents défenseurs de la nouvelle Déesse, les surréalistes fêtèrent à grand bruit son cinquantenaire⁵⁸ : « Nous, surréalistes, tenons à célébrer ici le cinquantenaire de l'hystérie, la plus grande découverte poétique de la fin du XIXe siècle et cela au moment même où le démemberment du concept d'hystérie paraît consommé ».

En faisant de cette névrose une « découverte poétique », Breton et ses amis s'avèrent les héritiers de Charcot qui mêla intimement art et hystérie, au point de donner à ce dernier le statut d'« hystérie réussie ». Comme l'artiste dans sa vie fantasmatique, les hystériques laissent libre-cours à leurs désirs inconscients, et ne manifestent-elles pas le pouvoir des « sommeils », de la suggestion et de l'inconscient chers aux surréalistes ?

La plasticité de leurs corps contorsionnés ou en arc de cercle fit école : de Klimt à « l'arc de triomphe hystérique des structures molles » célébré par Dalí.

Les attitudes des convulsives, Charcot les avait retrouvés dans l'art du passé, tout particulièrement dans le tableau de Rubens *Saint Ignace guérissant les possédés*. Le professeur avait décrit avec précision la gestuelle particulière des différentes phases de la « grande attaque » hystérique : le corps en boule de la phase épileptoïde, les contorsions- et particulièrement la posture en arc de cercle, puis les poses suppliantes ou les poses extatiques de la phase passionnelle et les mouvements convulsifs de la phase terminale.

Les hystériques de la Salpêtrière furent les Muses premières de l'esthétique

⁵⁶ Ibid., p.111.

⁵⁷ Selon l'expression de Huysmans, vd. *A Rebours*, opus cit.

⁵⁸ En 1928, ils lui consacrèrent le n° 11 de *La Révolution surréaliste*.

surréaliste : proclamant «la Beauté sera convulsive ou ne sera pas ! ». Cette phrase du *Manifeste surréaliste* paie tribut au travail de l'iconographe Charcot qui fixa par la photographie leurs poses pour l'éternité et porta, hors les murs de l'hospice, l'hystérie en acte, déclencheur de rêveries voluptueuses : « Nous qui n'aimons rien tant que les jeunes hystériques dont le type nous est fourni par l'observation relative à la délicieuse X.L. (Augustine) entrée à La Salpêtrière dans le service du Dr Charcot le 21 Octobre 1875 à l'âge de 15 ans et demi... »⁵⁹

Au-delà des convenances, de la respectabilité bourgeoise, au-delà des interdits sexuels, les hystériques, comme les sorcières d'antan et les Pétroleuses d'hier, ouvrent un vaste champ où les hommes du siècle industriel et positiviste pouvaient déployer les rêveries interdites de la sexualité.

Dans leur refus de la morale sexuelle bourgeoise et dans leur volonté de libérer l'amour, les surréalistes en firent de puissantes alliées : ces femmes donnaient à voir des corps érotisés capables de défier le Maître. Les Ursulines de Loudun, dans leurs crises de « possession », proféraient blasphèmes et obscénités plus subversifs, dans le contexte d'autorité de leur temps, que ceux de *L'Age d'Or* de Buñuel.

L'effet irrésistible des photos de *l'Iconographie de la Salpêtrière* avec ces hystériques en chemise et en cheveux dans leurs poses passionnelles ne saurait se mesurer si l'on n'a pas en tête les élégantes de Caillebotte ou de Casas couvertes de la tête au pied, chapeautés et les cheveux prisonniers de savantes coiffures, engoncées jusqu'au menton par leurs blouses, serrées dans leurs corsets, couvertes de jupons jusqu'aux chevilles, les pieds cachés dans des bottines. Chez ces femmes cuirassées, le corps - qu'il fallait dissimuler jusque dans les bains de mer - finissait par s'évanouir. Ni la vue, ni la fréquentation de ces oies blanches attendant, dans l'ignorance de la sexualité, qu'un mari veuille bien leur donner un statut social, ne pouvaient exciter les esprits et les sens. Ces femmes analogues «aux plantes de serre cultivées dans une maison de verre, dans une atmosphère artificiellement surchauffée et protégées de tout coup de vent », «ces produits élaborés avec art d'une certaine éducation et d'une culture »⁶⁰ ne pouvaient ni attiser ni satisfaire les désirs. Pour cela, il y avait les lupanars, les maîtresses entretenues à grands frais, les cabarets, les danseuses de l'Opéra, les Folies Bergères nouvellement créées, les Musées et, désormais, les hystériques de la Salpêtrière.

En mettant sur le devant de la scène leur ardeur belliqueuse ou leurs corps érotisés, ces femmes dévoilaient ce que la société bourgeoise cachait dans les replis de son intimité honteuse : l'armée docile des prostituées et des filles séduites. Leur corps

⁵⁹ Vd. *Cinquantenaire de l'Hystérie*.

⁶⁰ Selon les expressions de Stefan Zwicig, in *Le Monde d'Hier. Souvenirs d'un européen*.

érotisé est littéralement ob-scène, car il donne à voir ce qui devait rester caché : la sexualité qui effraie et attire vertigineusement la société fin de siècle et dont on s'approche, non sans ruses et détours.

L'art du temps est imprégné d'un érotisme de contrebande dissimulé sous des sujets mythologiques ou bibliques : Leda caresse amoureusement son cygne, les Salomés ou Judith, « la catin patriotique »⁶¹, se déchaînent tout azimuts : de Flaubert à Paniza, en passant par Oscar Wilde.

Les Parisiens font la queue pour entrer dans les Salons de Peinture se repaître de ces corps exposés en toute bonne conscience –ne vont-ils pas voir de l'Art ? Et sous couvert de science médicale ils liront avidement en 1885 la *Psychopathologia sexualis* de Krafft Ebbing écrite à l'intention des juristes et des médecins et qui mettait à la portée de toutes les bonnes consciences les perversions les plus surprenantes⁶² :

avec des détails et des commentaires bien tournés –note Elisabeth Roudinesco- il fait passer dans le vocabulaire de la science les grands fantasmes des littérateurs. En fait il les apprivoise par un voyeurisme subtil, il use volontiers d'un vocabulaire compliqué fait de mots latins, afin de désamorcer le caractère érotique des histoires racontées⁶³.

Sous prétexte de curiosité scientifique, on peut lire la *Psychopathologia sexualis*, reluquer les hystériques ou lire (sous le manteau) Sade. Ainsi, dans un article anonyme publié dans la *Revue Indépendante* en Janvier 1885, peut-on lire :

Et cependant qu'y-a-t-il au fond de Sade ? un malade, un malade historique qu'il faut étudier comme les médecins étudient les malades de l'hôpital ; un malade bien plus intéressant, bien plus compliqué, bien plus rare que ces éternels sujets hystériques des romans de M.X...ou de M.Y.⁶⁴.

Pauvres sujets qui ne sont qu'hystériques et à qui il manque les perversions cataloguées par Krafft Ebbing et qui, de Jean Lorrain à Rachilde, vont pulluler dans la littérature décadente au point que nombre de ses recueils, selon la remarque de Jean Pierrot, «peuvent apparaître comme de simples illustrations de manuels de psychopathologie sexuelle ». Pour l'auteur de *l'Imaginaire Décadent*, ces textes demeurent

⁶¹ Selon l'expression de Michel Leiris.

⁶² Krafft Ebbing « décrit à longueur de page les aventures de la nécrophilie, de la flagellation, de la pédérastie, de la claudication, du fétichisme et de la zoophilie ». Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse, op. cit.*, p.47.

⁶³ Ironie de l'histoire que relève l'historienne, Krafft Ebbing, qui ne faisait qu'alimenter les fantasmes les plus pervers, fut «considéré comme un auteur sérieux », alors que Freud, remarque E. Roudinesco, «passe pour dire des obscénités extra-médicales ». Ibid.

⁶⁴ Cité par Jean Pierrot in *L'imaginaire décadent*, Rouen, PUF, 1977.

révélateurs avec tous leurs défauts, à la fois du sentiment de culpabilité qui plus que jamais entoure l'exercice de la sexualité et de la découverte, dans un climat pré-freudien, de toute une partie de la vie de l'âme dont la littérature antérieure ne s'était jusque-là occupée qu'accidentellement⁶⁵.

Le corps souffrant de l'hystérique, à travers même les répressions, laisse passer quelque chose d'irrépressible: l'insoutenable sexualité qui bouleverse les contemporains car, «pour intégrée qu'elle soit à notre imagerie mentale, nous ne devons pas considérer pour autant que la science que nous avons prise du sexe depuis lors a été là depuis toujours »⁶⁶.

En outre, au siècle de l'industrie naissante dont l'impératif est de produire et qui diminue chez l'homme son temps de plaisirs et son désir de jouissance, l'hystérique offre, sans compter et gratuitement, son corps érotisé⁶⁷.

Mais surtout l'hystérique fascine parce qu'elle laisse passer «cette pulsation de l'Inconscient liée à la réalité sexuelle », mettant ainsi sur le devant de la scène l'Autre scène, l'Inconscient, ce savoir insu au grand dam du moi souverain. Elle montrait que l'être humain n'était pas maître chez lui en exhibant son corps, saisi par les effets du signifiant de manière théâtrale. Car l'hystérique est une femme de théâtre comme Sarah Bernhardt. Bernhardt –jouant tantôt Hamlet, L'Aiglon ou Lorenzacio, et tantôt Phèdre, Frou-Frou ou la Dame aux Camélias – brouille la différence sexuelle, telle l'hystérique qui a du mal à assumer psychiquement un sexe bien défini et ne cesse de se demander : « Suis-je un homme ? », « Suis-je une femme ? ».

Histrionique, l'hystérique affiche une excessive érotisation qui n'est pas sans effet de séduction. Son allure sensuelle peut laisser croire qu'elle est saisie d'un grand désir, mais son corps érotisé est un trompe-l'œil, car si elle aime faire naître le désir, elle aime encore plus en rejeter les conséquences. Freud pointe «l'énigme contradictoire posée par l'hystérie : « un besoin sexuel excessif et un rejet exagéré de la sexualité ».

La sexualité génitale n'est pas son affaire, elle préfère les jeux aux engagements corps à corps, et le remède de l'hystérie n'est certes pas, contrairement à l'opinion courante- et aux dires de Breuer- une double dose de pénis. Au-delà du phallus, l'hystérique manifeste une jouissance féminine autre :

⁶⁵ Jean Pierrot, *op.cit.*, p.180.

⁶⁶ J.Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la Psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.138.

⁶⁷ Dans *La Part Maudite*, G. Bataille, relevait comment déjà le développement du travail lié à l'agriculture remplissait les journées des travailleurs et repoussait le soir ou la nuit les moments de plaisir et de fête.

De cette jouissance, la femme ne sait rien, c'est que depuis le temps qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux [...] d'essayer de nous le dire et bien, motus ! [...] alors on l'appelle comme on peut, cette jouissance, vaginale, on parle du pôle postérieur du museau de l'utérus et autres conneries, c'est le cas de le dire...⁶⁸

En donnant à voir quelque chose de cette jouissance, l'hystérique montre une volupté qui n'est pas toute soumise à la castration. A travers son corps, elle représente l'irreprésentable : le sexe comme béance. Les corps hystériques dévoilent une jouissance qui captive et alimente les fantasmes masculins. Et ce donner à voir rassasie l'appétit de l'œil «cet appétit de l'œil qu'il s'agit de nourrir fait la valeur de charme de la peinture»⁶⁹ et de l'Iconographie de Charcot.

Dévoilées par l'œil très puissant de Charcot, portées sur la place publique par l'art du peintre et du photographe, ces belles hystériques de jadis fascinèrent ceux qui les contemplèrent avant d'entrer dans l'intimité du cabinet de l'analyste qui les écoute.

Aujourd'hui, toujours souffrantes mais beaucoup plus silencieuses en ces temps d'érotisation du monde quotidien et de Maître sans autorité, elles sont toujours là, tombées de leur piédestal de Pythie de l'Inconscient, et ne sont plus dans la langue commune que d'insupportables bonnes femmes. Mais ces filles du siècle de l'Electricité illuminèrent nos consciences obscures d'un savoir nouveau.

⁶⁸ Souligné dans le texte, J.Lacan, « Encore », *Séminaire XX*, Paris, Seuil, 1975, p.69.

⁶⁹ Selon l'expression de J.Lacan.